

VOYAGEURS ET ÉCRIVAINS ÉGYPTIENS EN FRANCE AU XIX^e SIÈCLE

Chapitre II

RIFA‘A AT-TAHTAWI (1801-1873)



À LA FIN DU XVIII^e SIECLE, Tahta était une ville prospère de la Haute-Égypte. À l'ombre de ses élégantes mosquées se tenait un grand marché de céréales. Deux familles opulentes faisaient sa gloire : les Abu-l-Qasim dont la généalogie remonte à al-Husayn, fils de Fatima, fille du Prophète, et les Ansari, branche florissante de la tribu arabe d'al-Khazraj, ainsi appelés pour avoir été les protecteurs de Mahomet aux débuts de sa prédication. Du mariage d'un Qasimi et d'une Ansari naquit, en 1801, un enfant unique. On le nomma Rifa‘a, en l'honneur d'un de ses ancêtres maternels, dont le mausolée reste encore, à l'extrémité de Tahta, un pèlerinage très fréquenté.

Le père, Badawi Rafi‘, était un riche *multazim*¹, généreux, hospitalier et pieux. L'abolition du système de l'*iltizam*, en 1813, le précipita dans la misère. Il quitta Tahta, s'enfonça vers le Sud, transportant un petit commerce d'un village à l'autre. Épuisé par le travail et les voyages, abattu par le malheur, il rentra mourir dans sa ville natale.

Dès l'irréparable désastre, ce brave père suppliait le ciel de promettre à son enfant un avenir qui serait pour toute la famille une revanche sur les vicissitudes de la fortune. Il le voua à la « science »², et lui fit apprendre par cœur le Coran pendant leur séjour à Qina et à Farshut. De retour à Tahta, le garçon fut initié aux textes de grammaire les plus célèbres, par ses oncles maternels, tous instruits à al-Azhar. En 1817, il alla continuer ses études dans cette université séculaire.

¹ *Multazim* : notable qui prenait à ferme le recouvrement de l'impôt.

² S. Majdi : *Hilyat az-zaman*, f° verso.

Parmi les dévots professeurs qui, adossés aux vieilles colonnes de la mosquée, répétaient dans leurs livres jaunis par le temps, d’interminables exégèses, Rifa‘a découvrit un maître peut-être moins docte que les autres en matière de théologie, mais plus spirituel, plus délié, un véritable homme de lettres. C’était Hasan al-‘Attar, qui reconnut tout de suite la valeur de ce jeune étudiant et en fit bientôt son disciple favori. Il l’invitait souvent chez lui, écoutait avec admiration ses vers et ses compositions et lui donnait à lire les recueils de poésie et de culture générale, absents du programme traditionnel d’al-Azhar.

Hasan al-‘Attar³ était une figure singulière dans le corps des ulémas de l’époque, un esprit clairvoyant, bien en avance sur son temps. Réputé pour la richesse de son savoir, il fut désigné pour apprendre l’arabe à certains officiers de Bonaparte. Son contact avec ces hommes fut pour lui une véritable révélation. Frappé par la variété de leurs livres, par la simplicité de leur expression et de leur méthode, il se mit à prêcher la nécessité d’un changement total en Orient, d’une rénovation féconde, surtout dans le domaine intellectuel, et prédit à sa nation l’imminence d’un avenir brillant. Il entreprit de longs voyages en Syrie et en Turquie, et fut plus tard nommé recteur d’al-Azhar.

Sous la direction de ce génie bienfaisant, Rifa‘a fit donc de solides études arabes, théologiques, linguistiques, juridiques, historiques et littéraires. Il mit en vers le cours de théologie du cheikh al-Fidali, composa un ouvrage de rhétorique et diverses poésies. Il n’avait pas vingt-cinq ans lorsque ses professeurs, appréciant son intelligence, son éloquence et son érudition, le chargèrent d’expliquer, à al-Azhar, certains textes du programme. De nombreux auditeurs quittaient les cercles des vieux cheikhs pour assister aux leçons du jeune répétiteur, tant il excellait à exposer et à démêler les idées compliquées dans les commentaires.

Cependant, il ne gagnait presque rien. L’enseignement était un sacrifice⁴. Les professeurs n’étaient pas régulièrement payés par les directeurs des *awqaf*⁵. Pour subsister, Rifa‘a donna pendant quelque temps des leçons particulières à un jeune bey, puis, en 1824, il dut s’enrôler comme *wa‘iz* et *imam*⁶ dans un régiment de l’armée⁷.

³ Hasan al-‘Attar (1766-1838). Auteur d’un célèbre guide épistolaire *Insha al-‘Attar*, imprimé plusieurs fois au Caire, d’un poème didactique sur la grammaire, d’un commentaire d’*al-Muqaddima al-azhariyya fi‘ilm al-‘arabiyya*, Le Caire, Bulaq, 1867 (1284 h.) et d’autres gloses sur des manuels de rhétorique et de logique. Sa curiosité s’étendait à la géographie, à l’astronomie, à la géométrie, à la médecine. V. Ali Mubarak : *Al-Khitat al-jadida*, IV, 38; Sulayman az-Zayyati : *Kanz al-jawhar fi tarikh al-Azhar* (Histoire d’al-Azhar), Le Caire, 1902 (1320 h.), 138-141; J. M. Ahmed : *The intellectual origins of Egyptian nationalism*, 5-6; Muh. ‘Abd al-Ghani Hasan; *Hasan al-‘Attar*, Le Caire, Dar al-Ma‘arif, 1968.

⁴ Chabrol : *Description de l’Égypte*, XVIII, 68.

⁵ *Awqaf* : « ce sont des biens de mainmorte, immobilisés et frappés de séquestre au profit de fondations créées dans un but pieux ou d’utilité publique ». L. Millot : *Introduction à l’étude du droit musulman*, 537. Cf. Gibb and Bowen : *Islamic society and the West*, vol. I, part II, 156-157.

⁶ *Wa‘iz* : prédicateur; *imam* : celui qui préside à la prière collective. C’est à ces deux titres que Rifa‘a sera adjoint à la mission scolaire de Paris. Le terme d’« aumônier », qu’emploient Renan et d’autres auteurs français pour qualifier le rôle de Rifa‘a, prête à confusion. Précisons que Rifa‘a n’était pas un prêtre, mais un musulman parmi les autres; seulement, plus instruit que ses compagnons, il était chargé de leur rappeler

Dans ce poste médiocre, il allait continuer sa vie paisible et sédentaire, saturée de piété, scandée au rythme des prières, quand Hasan al-'Attar proposa à Méhémet-Ali de faire accompagner les effendis partant pour Paris en 1826, par ce jeune cheikh, qui serait leur guide spirituel dans un pays étranger. Voici donc Rifa'a at-Tahtawi, à vingt-cinq ans, barbu et enturbanné, psalmodiant des versets du Coran et ne sachant pas un mot de français, qui monte, au port d'Alexandrie, à bord de *La Truite*.

Sur le conseil de son professeur, Rifa'a tient un journal de voyage⁸. Il consigne avec précision l'itinéraire. Quatre jours « sur le dos du Nil béni », vingt-trois à Alexandrie. Cette ville, par ses nombreux habitants européens et son idiome mélangé d'italien, annonce déjà un peu « le pays des Francs ». Pour se préserver du mal de mer, notre voyageur exécute une prescription donnée par son maître : il puise et boit quelques grandes gorgées d'eau salée.

Le vaisseau, admirablement équipé, propre, a un aspect rassurant. Après quatre jours de navigation, les vagues agitées s'en jouent brusquement; tout le monde reste étendu au fond de la cale à invoquer le prophète pour qu'il intercède auprès d'Allah. Par un meilleur temps, on aperçoit la Crète, puis la Sicile et l'Etna.

Pendant une escale de cinq jours au port de Messine, Rifa'a contemple avec plaisir la ville qui s'illumine dès le coucher du soleil. Il écoute de loin les joyeux carillons des églises et passe sur le pont une agréable nuit avec ses deux camarades azharistes. Il fait des vers, chantant l'amour chaste auquel il aspire, le beau regard susceptible de l'enivrer au lieu du vin, et l'émotion que produit en lui le tintement des cloches. L'amour, le vin, la musique constituent assurément l'image de l'Europe telle qu'il la sent approcher, telle qu'elle hante ses rêves. Prévision qui marque un désir d'émancipation, un élan vers la joie de vivre. De la part d'un religieux musulman, sortant d'une ambiance médiévale, cette réaction inattendue vient comme une promesse, comme un gage de son aptitude à rejeter les préjugés au profit de l'art et des valeurs humaines.

Le vent ramène le vaisseau à Naples, où l'on s'abrite deux jours. On aperçoit au large la Corse avant de débarquer à Marseille, au bout de trente-deux jours de navigation.

La quarantaine est-elle un moyen impie d'échapper au destin? Rifa'a rend compte de la controverse théologique, sans se prononcer. Il admire l'architecture et le pare du lazaret. Le premier jour, tout l'étonne, depuis les serviteurs qui parlent français jusqu'aux lits élevés, dans lesquels on dort confortablement. Mais à table,

les devoirs de l'Islam en toutes circonstances. Il n'était pas non plus un « directeur de conscience », puisque celui-ci, par définition, a des relations d'individu à individu avec ses dirigés, tandis qu'un *wa'iz* s'adresse à la communauté.

⁷ « Par gêne, il a été obligé de se détourner du service des étudiants pour celui de l'armée ». S Majdi : *Hilyat az-zaman*, f° 9 verso.

⁸ Ce chapitre étudie le voyage de Rifa'a en tant qu'expérience vécue. L'étude critique du texte, *Takhliis al-ibriz fi talkhis Bariz* (= L'extraction de l'or pur pour faire connaître le résumé de Paris) fait l'objet de notre thèse complémentaire (introduction, traduction et notes).

quelles découvertes! Des instruments à l'aide desquels on mange : une fourchette, un couteau! De jolies assiettes en porcelaine, et qu'on vous change successivement, au rythme des mets! La maison dans laquelle on s'installe à Marseille, en attendant le départ pour Paris, resplendit comme un palais.

Les cafés en ville sont de somptueux salons où les glaces de chaque côté, multipliant les personnages, vous donnent l'illusion d'être dans un grand boulevard. Un café c'est tout un organisme : caissière, comptoir, garçons et clients. On y lit des papiers quotidiens d'information, en buvant des tasses de café quatre fois plus grandes qu'en Égypte. Les boutiques, magnifiques établissements, fourmillent de beautés, car les femmes françaises, dévoilées, et même en robes décolletées et les bras nus, vaquent au travail, sur le même pied que les hommes. Il y a aussi à Marseille nombre d'émigrés égyptiens, hélas trop francisés!

En diligence, on n'a pas le mal de mer. Les relais et les auberges sont extrêmement propres et attrayants. Dans tous ces villages qui, serrés, jalonnent la belle route bordée d'arbres, règnent la prospérité et la sécurité. La diligence s'arrête pour une journée à Lyon, mais Rifa'a ne connaît de cette ville qu'une vue à travers la fenêtre de l'hôtel. À la fin de la semaine, on arrive à Paris.

À Paris, après l'étude des éléments de la langue française, vocabulaire et grammaire, Rifa'a peut assimiler, dans la pension de l'ingénieur militaire Chevalier, ancien élève de l'École Polytechnique, et parfois en leçons particulières avec son maître Lemonry⁹ ou même tout seul, bien des manuels d'histoire, de géographie, d'arithmétique et de géométrie. La *Logique* de Port-Royal et la philosophie de Condillac l'initient aux cadres de la pensée occidentale. Il lit attentivement les *Éléments du droit naturel* de Burlamaqui, comprend comment les lois se fondent, non sur des principes religieux ou traditionnels mais sur des principes purement rationnels¹⁰. Certaines parties de l'*Esprit des lois* et du *Contrat social* provoquent sa profonde admiration. L'anthologie de Noël et La Place lui fait découvrir la poésie de Racine, celle de Voltaire et lui donne un certain contact avec la littérature des XVII^e et XVIII^e siècles¹¹. Les journaux et les revues sont pour lui une précieuse trouvaille. Il mesure le grand service que rend la presse quotidienne et scientifique à la justice so-

⁹ Nous transcrivons de l'arabe « Lmunri », d'après *Takhlis al-ibriz*, 158.

¹⁰ Jean-Jacques Burlamaqui : *Éléments du droit naturel, et devoirs de l'homme et du citoyen tels qu'ils lui sont prescrits par la loi naturelle*. Paris, Janet et Cotelle, 1820. Paru pour la première fois en latin (Genève, 1754).

Burlamaqui, juriste genevois (1694-1748), auteur d'un autre traité célèbre, *Les Principes du droit politique*, soutient dans cet ouvrage, cité et traduit par Rifa'a, que la société n'est pas, comme le prétend Hobbes, contraire à l'état de nature. Un système de lois peut porter à la perfection, selon lui, la monarchie absolue et héréditaire, dont il se fait le théoricien, tout en reconnaissant à l'assemblée du peuple le droit de reprendre ou de déplacer l'autorité suprême. – Sur Burlamaqui et son œuvre, v. Bernard Gagnebin : *Burlamaqui et le droit naturel*, Genève, Éd. de la Frégate, 1944 (thèse de droit).

¹¹ Jean-François-Michel Noël et Pierre-Antoine de La Place : *Cours de littérature comparée. Leçons françaises de littérature et de morale, ou Recueil, en prose et en vers, des plus beaux morceaux de notre Langue dans la littérature des deux derniers siècles; avec des Préceptes de genres, et des Modèles d'exercice, par La Harpe, Marmontel, etc. Ouvrage classique adopté par l'Université Royale de France, à l'usage des Collèges et Institutions*. Paris, Le Normand Père, 1823, 2 vol.

ciale et à l'éducation du peuple. Il parcourt avidement les divers périodiques, dans les « cabinets de lecture ». Sa curiosité aiguisée s'étend dans le temps et dans l'espace, puise dans une multitude de brochures, et particulièrement dans l'*Aperçu historique sur les mœurs et les coutumes des nations* composé par Depping, une connaissance encyclopédique¹². Cet appétit d'apprendre et de s'enrichir, cet élan vers des horizons nouveaux, caractérisent essentiellement toute époque de Renaissance. On se rappelle le copieux programme qu'avait tracé Rabelais pour Gargantua. Rifa'a éprouvait, en plus, la responsabilité de communiquer toutes ces révélations à ses compatriotes.

Il lui était donc difficile de se débarrasser de sa jeune érudition en rédigeant sa relation de voyage. Pour être complet, il copiait amplement ses manuels de géographie à propos de la position de Paris ou de son climat, citait tel guide ou tel almanach sur les sociétés savantes, les établissements de charité ou la consommation de viande dans la capitale. Il a même cru utile d'insérer à l'usage des lecteurs un traité d'hygiène. Il ne s'est pas contenté de leur expliquer les rouages du gouvernement français, il leur a mis, entre les mains une traduction intégrale de la Charte constitutionnelle et de ses amendements après la Restauration. À la fin de son livre, il a consciencieusement rendu compte des matières qu'il a étudiées. Peut-être se préparait-il ainsi à son dernier examen, car il a présenté sa relation de voyage comme une sorte de thèse complémentaire à côté des douze traductions qui constituaient son travail principal¹³.

Malgré les traductions importunes et la documentation élémentaire qui encombrant le texte, maintes pages de *Takhlis al-ibriz* restent personnelles. Rifa'a savait observer. Seulement, sous l'influence de tant de lectures, les étonnements des premiers jours cèdent la place à l'objectivité impassible et même au sens critique. Charles Didier, qui connaîtra plus tard notre voyageur, dira de lui : « Il a l'humeur satirique plutôt qu'admiration; les Parisiens lui prêtent souvent à rire tout Parisiens qu'ils sont »¹⁴.

Rifa'a souligne en effet, après Montesquieu, la curiosité des Parisiens, leur légèreté, leur agitation, leur passion pour la nouveauté et la mode passagère. Il les trouve en revanche intelligents, spirituels, cultivés, actifs, sérieux dès qu'il s'agit d'un devoir, affables, mus par l'amour de la gloire, fidèles à leurs promesses. Il leur reproche pourtant un rationalisme exagéré qui refuse le surnaturel, qui place les savants plus haut que les prophètes, qui renie la prédestination et les pousse

¹² Georges-Bernard Depping (1784-1853) est un érudit français d'origine allemande, auteur de plusieurs ouvrages de géographie et d'histoire, dont la copieuse *Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe* (1830, 2 vol.). Il collaborait aux travaux géographiques populaires du publiciste danois naturalisé français, Malte-Brun (1775-1826) et au *Magasin encyclopédique* de Millin. Il s'agit ici de son *Aperçu historique sur les mœurs et coutumes des nations*, 15^e livraison de l'*Encyclopédie portative ou Résumé universel des sciences, des lettres et des arts*, par une société de savants et gens de lettres, sous les auspices de MM. Cuvier, Jomard, de Jussieu, Paris, 1826. Ce volume, traduit par Rifa'a à Paris en 1829 sera publié sous le titre de *Qala'id al-mafakhir fi gharib 'awa'id al-'awa'il wa-l-awakhir*. Le Caire, Bulaq, 1833 (1249 h.).

¹³ V. Notes compl. N° 7 : L'examen final de Rifa'a à Paris (1831).

¹⁴ *500 lieues sur le Nil*, p. 38.

facilement au suicide. Soucieux, à tous les âges, de gagner, ils paraissent plutôt avares en matière de charité et prodigues dans les plaisirs. Les hommes sont esclaves des femmes, ces jolies femmes visibles et respectées partout, qui possèdent l'art de plaire, qui excellent à mettre leurs charmes en relief sans toutefois se parer de beaucoup de bijoux, et dont la compagnie est aussi agréable à la maison qu'en promenade, mais qui, surtout dans l'aristocratie et le bas peuple, trompent souvent des maris peu jaloux, prêts à recourir aux tribunaux publics. Cependant ces hommes ont le mérite de répugner à l'amour anormal pour les garçons. Ils n'abusent pas non plus de leurs vins et ne s'en inspirent guère en littérature, contrairement aux Arabes. Leur nourriture est variée et les restaurants leur épargnent, quand ils le veulent, la peine de la préparer chez eux. Leurs intérieurs, même les appartements du roi, étalent moins de faste que de goût. Leur costume, également, se distingue par la propreté et l'élégance. Ils ont le teint clair, parce qu'ils conservent leur race pure de tout mélange avec les nègres.

La distinction et le bon goût règnent aussi dans leurs divertissements, car ils ne passent pas leurs loisirs à réciter des prières. Dans les bals et les fêtes de société, hommes et femmes, en grande tenue, dansent gracieusement ensemble, sans nulle tendance à l'érotisme, tare de la danse orientale exécutée par des almées. Les spectacles parisiens sont tout un monde que Rifa'a se met à dépeindre minutieusement, de l'opéra au cirque, sans oublier panoramas, cosmoramas, dioramas, etc.

Quelle institution admirable que le théâtre! C'est un jeu sérieux. Voilà une vaste « maison » à grande coupole d'où pend un lustre magnifique, aménagée de façon à héberger de nombreux spectateurs dans de petites « chambres » qui donnent toutes sur l'endroit central caché par un rideau au début de la séance, mais bientôt dévoilé, illuminé, animé par des hommes et des femmes profondément cultivés et savants, habiles dans leurs gestes, éloquents dans leurs répliques, pouvant imiter jusqu'au Chah de Perse et tournant toujours dans un décor approprié à la pièce, fût-ce la mer miraculeusement divisée par le prophète Moïse. Bref, une véritable école de sagesse, prodigieusement équipée. Se heurtant à l'insuffisance du vocabulaire arabe, Rifa'a n'a pas reculé devant la tâche de mettre tant de détails nouveaux sous les yeux de ses compatriotes. De là une savoureuse maladresse, qui confère un charme inoubliable à ces premières pages de la littérature égyptienne moderne consacrées à l'art dramatique.

Dirigé par Jomard et Agoub, prenant contact avec les orientalistes Silvestre de Sacy, Caussin de Perceval et Joseph Reinaud, Rifa'a mène à Paris une intense vie intellectuelle. Il parle longuement des progrès scientifiques en France, énumère laboratoires, musées, grandes écoles, collèges, bibliothèques, académies, sociétés savantes et littéraires. Il rend hommage à la langue française en tant qu'instrument simple, sobre, précis, au service de la connaissance. La différence lui paraît immense entre les savants européens, reconnus comme tels, – après des études spécialisées, – par des titres académiques, et les ulémas musulmans instruits uniquement dans les branches de la religion.

Si les Français s'adonnent aux sciences, aux plaisirs, s'ils jouissent d'une vie économique prospère, et cultivent des habitudes et des mœurs de plus en plus raffinées, c'est grâce à un régime politique favorable. Ici le peuple, représenté par ses députés, est le véritable souverain. Rifa'a pénètre le principe de la démocratie. L'égalité, qui permet à chacun l'accès au poste qu'il mérite, crée l'émulation, encourage les efforts et la production dans tous les domaines. Le moindre citoyen a le droit d'intenter, le cas échéant, un procès contre le roi en personne. La liberté de l'opinion, surtout dans la presse, dénonce les abus et flétrit les fautifs envers la chose publique. Pas de fraude ni de violence dans la perception des impôts. Si le roi empiétait sur les droits du peuple, il serait vite détrôné. Trois jours ont suffi pour remplacer Charles X par Louis-Philippe. Ayant assisté à cet événement mémorable, Rifa'a ne manque pas de le relater pour édifier ses compatriotes.

C'est à cela que se réduit le tableau de la France, d'après Rifa'a at-Tahtawi. On y remarque tout de suite les lacunes : absence de la province et de la campagne, absence du « voyage » au sens de déplacements et prises de vues variées, absence des beaux-arts. À peine la diligence s'arrête-t-elle, sur la voie du retour, à Melun où se trouvent des émigrés égyptiens, à Fontainebleau, où le château ne nous vaut que des réflexions morales sur les vicissitudes du temps puis à Roanne, Lyon, Orgon, simplement énumérés. L'étudiant l'emporte, dans *Takhlis al-ibriz*, sur le voyageur. Aussi Silvestre de Sacy lui reproche-t-il de juger les Français sur les Parisiens. Même Paris, où l'auteur a séjourné cinq ans, ne s'est pas livré à lui avec sa physionomie concrète, sa topographie, ses quartiers, sa vie propre. La grande ville ne perce que par instants le rideau des renseignements livresques et des réminiscences littéraires étrangères au sujet. Les nomenclatures, les considérations cosmographiques, les leçons à tirer, ne laissent pas toute la place due aux impressions fraîches de l'homme de lettres. En somme, l'image que nous avons de la France est celle de la civilisation occidentale en général, perçue par un Égyptien de la première génération du XIX^e siècle. Pour Rifa'a, les Français représentaient les « Francs », les Européens. Ne lui demandons pas l'image d'une France spécifique. Ne cherchons sur sa toile ni la couleur, ni la nuance, ni le luxe d'une vision individuelle, mais seulement les grandes lignes correctement tracées.

Il s'agissait d'une société tellement extraordinaire par rapport à l'Égypte, qu'il était nécessaire d'adresser au lecteur cet avertissement : « Garde-toi de trouver ce que je te relate si étrange à tes habitudes qu'il te sera difficile de le croire et que tu le prendras pour des radotages et des légendes ou pour des extravagances et des exagérations ».

La distance qui séparait l'Occident de l'Orient n'était pas moindre que celle qui sépare un monde imaginaire d'un monde réel. À la découverte de la vie européenne, le peuple, longtemps assoupi dans ses traditions, pourrait se réfugier dans l'incrédulité absolue. Jamais réveil ne saurait produire un choc plus violent. Nous assistons là à un moment marquant dans l'histoire égyptienne : le contact avec les sources de la civilisation moderne.

Le rôle de Rifa'a en devient capital, déterminant. Comment cet explorateur de la civilisation occidentale a-t-il conçu pareil mode d'existence? Qu'a-t-il accepté et qu'a-t-il refusé? Quelles étaient ses réactions et quel était son point de vue?

Il fallait s'attendre à des réactions sévères de la part d'un musulman dont la généalogie remonte au Prophète, élevé lui-même dans la mosquée d'al-Azhar, attaché en qualité d'*imam* à la mission scolaire. Mais notre jeune cheikh aborde ce « pays des infidèles » avec enthousiasme. Il apaise ses propres scrupules par un *hadith* sacré : « Recherche le savoir, fût-ce en Chine! ». Ses préjugés contre la France étaient des préjugés contre l'inconnu; ils se sont dissipés au fur et à mesure qu'il s'avancait dans ce monde nouveau. Dès le début même, après avoir introduit, à la manière des auteurs arabes, des considérations religieuses dans la géographie, au point de préférer l'Asie, – berceau des prophètes et de l'Islam, – à l'Europe chrétienne, Rifa'a ne tarde pas à reconnaître que les privilèges traditionnels de l'Islam ne font pas la suprématie des peuples orientaux sur les « Francs », versés dans toutes les sciences¹⁵. Il remarque lucidement que les penseurs français « abolissent ce que la raison n'accepte pas »¹⁶. Gagné par ce rationalisme, il supprime de son manuscrit le passage tout empreint d'occultisme naïf, où il relatait les rêves de son pieux camarade Hasan¹⁷. À plusieurs reprises, il prône les sciences profanes. Il acquiert le sens de la relativité, reconnaît que chaque langue a son génie¹⁸ et combat « l'illusion qui fait croire que les étrangers ne comprennent pas la langue arabe »¹⁹. Son admiration de la constitution française, – bien que celle-ci ne soit pas tirée du Coran ni de la tradition de Mahomet, – le pousse à traduire la Charte et à vanter le régime démocratique.

¹⁵ P. 19.

¹⁶ P. 62.

¹⁷ Dans le manuscrit, le quatrième chapitre de l'*Introduction* se terminait sur ce passage :

« Dans un groupe de quarante musulmans, il se trouve ordinairement un saint homme. Le saint de notre groupe était certes Hasan effendi al-Iskandarani, car il observait les pratiques de la religion autant que possible. Il croyait que la Providence appuierait le sultan Mahmud pour assurer la victoire des Turcs sur les Russes. Les nouvelles de la guerre nous parvenaient alors, publiées dans les billets quotidiens de Paris. Elles étaient sinistres pour les musulmans, cependant cet effendi ne doutait point de la victoire de l'Islam. Lorsque je lui en ai demandé la cause, il s'est mis à me dire que la victoire était promise à l'Islam, que le grand Dieu n'abandonnait pas ses bien-aimés pour donner le triomphe à ses ennemis et qu'il avait lui-même fait plusieurs rêves où cet avenir se manifestait, le rêve d'un fidèle étant une vérité. Il m'a donné une recette à appliquer et je devais lui faire part de ce qui m'apparaîtrait. Selon cette recette, on récite, après la prière du soir, la sourate de Yasin, en se tournant vers la Mecque, puis on regarde au ciel en disant : « Dieu! révèle-moi ce qui arrive dans telle et telle affaire », à la suite de quoi on se couche sur le côté droit. J'ai exécuté cela et j'ai prié Dieu de me montrer et qui arriverait au sultan dans cette lutte. Je me suis endormi et j'ai vu en songe un serviteur dont les paroles signifiaient : « Mahmud effendi, l'ancien gouverneur d'al-Qusayr, qui avait été destitué de son grade de colonel, vient d'être rétabli dans son poste et je vais le lui annoncer. » Je me suis levé pendant la nuit et j'ai noté la chose par écrit pour ne pas l'oublier. Le lendemain matin, j'ai raconté mon rêve au susdit Haj Hasan. Il s'en est extrêmement réjoui. En effet, les bonnes nouvelles ont suivi. L'interprétation du rêve est facile. »

¹⁸ P. 190.

¹⁹ P. 62.

Tout ce qu'il voit, cependant, ne suscite pas son admiration. À l'égard de certains côtés de la vie européenne, il exprime des réserves, voire des critiques. S'il aime le confort des maisons parisiennes, il n'aime pas la cuisine française²⁰ et préfère l'eau du Nil à celle de la Seine. Le triste paysage de l'île de la Cité, avec les quais aux arbres « chauves » en hiver, éveille sa nostalgie pour la promenade enchantée au Miqyas et à l'île d'ar-Rawda. Il admet la liberté de la femme mais non son libertinage. Il se fait une haute idée du théâtre tout en condamnant « les plaisirs diaboliques ». Son jugement sur le caractère des Français est favorable; c'est pourquoi il leur prête la meilleure qualité des Arabes, le sens de l'honneur, et leur reproche le manque d'une grande qualité arabe, « la générosité ». Leur littérature lui paraît « passable », parce qu'il reste plus attaché aux douceurs de la langue arabe. Leur vie intellectuelle l'enthousiasme, et pourtant il se méfie de leurs livres philosophiques chargés d'assertions troublantes, contre lesquelles il met vivement en garde ses coreligionnaires.

Il a été lui-même persuadé par les preuves des Occidentaux qui affirment la rondeur de la terre et sa gravitation autour du soleil. Cependant il n'ose pas se prononcer et supprime de son manuscrit toute allusion d'apparence hérétique à ce problème²¹. Ce n'est donc pas sans hésitation ni sans peine que Rifa'a a traversé le conflit entre l'esprit médiéval et l'esprit moderne.

Sa profession de foi, en tête de l'ouvrage²², indique d'ailleurs d'ailleurs dans quelle mesure il est devenu partisan de l'Occident et dans quelle mesure il est demeuré conservateur : « J'ai pris à témoin Allah, qu'en tout ce que je dirai, je ne m'écarterai point de la vérité, et que je ferai part des jugements favorables que me permettrait mon esprit concernant les us et coutumes de ces pays en accord avec les circonstances. L'on sait que je ne déclare comme beau que ce qui ne s'oppose pas au texte de la loi mahométane, – à son auteur aillent la meilleure prière et le plus noble hommage ». Être objectif, tout en restant fidèle aux traditions de l'Islam, voilà l'équilibre souhaité par Rifa'a. Position délicate où il avait à lutter tout le temps contre « l'indulgence et la partialité ».

Une dizaine d'années après la mort de Rifa'a, l'Europe en était aux assauts de la raison contre la foi. Voulant démontrer l'incompatibilité entre *l'islamisme et la science*, Renan citait, injustement, le cas de l'ancien « aumônier » de l'École Égyptienne à Paris :

« Ce qui distingue essentiellement le musulman, – dit-il, – c'est la haine de la science, c'est la persuasion que la recherche est inutile, frivole, presque impie; la science de la nature, parce qu'elle est une concurrence faite à Dieu; la science historique, parce que s'appliquant à des temps antérieurs à l'Islam, elle pourrait raviver d'anciennes erreurs. Un des témoignages les plus curieux à cet égard est celui du cheikh Rifa'a, qui avait résidé plusieurs années à Paris, comme aumônier de l'École

²⁰ V. *Takhliṣ al-ibriz*, p. 92 ainsi que la tirade qu'ajoute Rifa'a à sa traduction du livre de Depping, p. 13.

²¹ V. Notes complémentaires, n° 8 : Rifa'a et le problème de la rotation de la terre.

²² P. 4.

égyptienne, et qui, après son retour en Égypte, fit un ouvrage plein des observations les plus curieuses sur la société française. Son idée fixe est que la science européenne, surtout par son principe de la permanence des lois de la nature, est d'un bout à l'autre une hérésie; et, il faut le dire, du point de vue de l'islam, il n'a pas tout à fait tort »²³.

Non, Rifa'a croit que la religion même l'invite à « chercher la science ». Il déploie à Paris tous ses efforts pour s'initier aux sciences naturelles, traduit, entre autres, un traité de minéralogie et manifeste un vif intérêt pour la géographie et l'histoire. S'il hésite un moment à prendre le rôle d'un nouveau Galilée, il aboutit à une formule où l'astronomie ne perd aucun de ses droits. La position de ce jeune cheikh transplanté soudain au foyer de la pensée positiviste n'est certes pas très confortable. Il se demande à juste titre si une grande bataille vaut la peine d'être engagée sur une question aussi peu urgente que celle de l'impassible rotation de la terre autour du soleil. Déjà il se charge d'enseigner tant d'idées fondamentales à ses compatriotes qu'il ne veut pas tout compromettre d'emblée par une opinion trop tranchée sur ce sujet. Pour ne rien trahir, il conçoit une coexistence des données empiriques et des croyances orthodoxes. Et c'est en faveur des premières qu'il tend à interpréter l'Écriture. D'autre part, loin de condamner la philosophie rationnelle au nom d'un dogme irréfléchi, il en mesure la relativité d'après une règle de la logique²⁴. Le jugement trop absolu de Renan, ce prophète du mythe de la science²⁵, est d'autant plus excessif qu'il vise un sincère partisan du progrès.

Sachons plutôt gré à Rifa'a d'avoir contrôlé ses préjugés. La vision qu'il a eue de la France n'a pas été trop modelée par l'idée religieuse. Voici qu'à la pensée médiévale de l'archevêque de Paris, considérant la prise d'Alger comme une « victoire de la Chrétienté sur l'Islam », il répond, avec la conscience des temps modernes : « la guerre entre les Français et les Algériens n'était qu'une affaire purement politique, des querelles de commerce et de transactions, des disputes et des polémiques nées de l'orgueil et de la morgue »²⁶. Son intelligence, sa curiosité, les vagues notions de rénovation préconisée par son professeur Hasan al-'Attar, enfin les méthodes des philosophes et des idéologues français dont il s'est nourri, l'ont aidé à voir clair, à discerner, à comparer, à être plus rationaliste qu'il ne le croyait.

²³ Ernest Renan : « L'Islamisme et la Science ». *Journal des débats*, 30 mars 1883.

²⁴ Dans son chapitre sur « L'Avancement des Parisiens dans les sciences, les arts et les métiers », Rifa'a écrit (p. 131) : « Tous les livres de philosophie sont bourrés d'hérésies. Aux livres de philosophie s'applique donc le troisième jugement mentionné au chapitre « de la contradiction » par l'auteur d'*as-Sullam servant à la pratique de la logique*. » Il s'agit d'*as-Sullam al-muwarniq fi 'ilm al-mantiq* (L'Échelle brillante de la logique), traité de logique versifié et commenté en prose, en 1534 (941 h.), par 'Abd ar-Rahman al-Akhdari, auteur d'autres poèmes didactiques, sur la vie duquel on ne connaît rien (v. Brockelmann, II, 356). Rifa'a, qui se référait à L'édition de Bulaq, parue en 1826 (1241 h. – Cf. Bianchi, p. 34), fait allusion au texte suivant : « Quand la proposition est limitée par une marque de quantification, la contradictoire se forme avec le contraire de la quantification employée ». (V. *Le Soullam, traité de logique*, par Abderrahman el-Akhdari, traduit de l'arabe par J. D. Luciani, Alger, Jules Carbonel, 1921, p. 46).

²⁵ Cf. Barrière : *La vie intellectuelle en France*, 522-523.

²⁶ P. 184.

Rifa'a rentre, en 1831, animé de la meilleure volonté pour prêcher les idées nouvelles parmi ses compatriotes. À Alexandrie, Ibrahim Pacha le charge de composer un dictionnaire arabe-rançais. Mais Clot-Bey demande à Méhémet-Ali d'attacher le cheikh à l'école de médecine en qualité de professeur de traduction²⁷. Fêré d'histoire et de géographie, Rifa'a se met à enseigner ces matières aux élèves d'Abu-Za'bal.

Il se marie avec une de ses cousines, fille du *Mufti*. Cette alliance le réhabilite en quelque sorte aux yeux des cheikhs rigoristes. « Comme mon oncle, qui est devenu mon beau-père, – écrit-il à Jomard, – se trouve être le mouphti du Cheykh el-Islam, j'ai été généralement bien accueilli des oulémas; et ce qui prouve en faveur de la civilisation de l'Égypte, c'est que plusieurs d'entre eux sont venus me trouver de leur propre mouvement, en me priant de leur enseigner la langue française »²⁸. Représentant Paris auprès d'al-Azhar, conciliant par son exemple ces deux antipodes, Rifa'a semble emporter la victoire du modernisme.

Hasan al-'Attar, voyant se réaliser ses prédictions, se félicite de l'évolution de son disciple, l'encourage, lui donne sa protection et sa bénédiction. Pour tenir Jomard au courant, Rifa'a ajoute : « Le Cheykh el-Islam lui-même, qui a lu mon voyage, en a été satisfait, et m'a promis d'écrire à son Altesse pour l'engager à le faire imprimer, regardant cette publication comme le moyen le plus efficace d'engager les musulmans à aller chercher les lumières à l'étranger, et venir ensuite les propager et les naturaliser dans leur pays »²⁹.

Sensible à l'encens que lui prodigue le jeune auteur, Méhémet-Ali ne tarde pas à ordonner de publier *Takhlis al-ibriz*, de le distribuer aux fonctionnaires et aux étudiants et de le traduire en turc. Le livre paraît en 1834, préfacé par Hasan al-'Attar. Il faut alors envisager le gros public, non seulement l'élite clairvoyante, les quelques religieux désireux d'apprendre le français. On peut se faire une idée de l'effet sensationnel produit sur l'opinion populaire, d'après cette scène tirée du journal de voyage d'Edward William Lane³⁰ et datée du 27 octobre 1834 :

On est chez un libraire de la principale rue du Caire, en face de l'entrée de Khan al-Khalili. Un homme, qui a les yeux atteints de la cataracte, vient acheter un exemplaire de la relation de voyage en France de Rifa'a. Demandant quel est le contenu du livre, un autre homme, assis devant la boutique, lui répond sur le champ que l'auteur raconte son voyage d'Alexandrie à Marseille, comment il s'est livré à la boisson sur le bateau, et comment, pour le punir, on l'a attaché au grand mât et on l'a fouetté; arrivé dans le pays d'impiété et d'obstination, il a mangé du porc, il s'est amusé avec les jolies Françaises qui l'emportent en charmes sur les Égyptiennes et, après s'être ainsi préparé une éminente place en Enfer, il est rentré en Égypte.

²⁷ *Arch. du Palais de la République*, Le Caire : Section turque, lettre de Méhémet-Ali à Mahmud bey, ministre de la guerre, le 11 Dhu-l-hijja, 1246. Carton I, document n° 4.

²⁸ Lettre de Rifa'a à Jomard, datée du « Kaire, le 16 août 1831 ». *Nouveau Journal asiatique*, VIII, nov. 1831, 534-535.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Stanley Lane-Poule : *Life of Edward William Lane*, 70-71.

Voir jusqu'aux hommes presque aveugles se presser d'acheter un livre à peine paru, dont les personnes les plus éclairées parlent avec sympathie, dans un pays d'ailleurs où rares étaient ceux qui savaient lire, c'est autant dire que ce livre a connu une popularité sans précédent. Mais le public, sous l'influence prolongée des préjugés religieux, interprétait l'ouvrage d'une façon erronée et prêtait à l'auteur des traits imaginaires. Toute une légende émanant de la vision banale d'une France impie et pécheresse, s'était répandue autour du voyage à Paris de Rifa'a. Réaction naturelle de la part d'un public ignorant, opposant à ce qu'on veut lui apprendre un fonds de lieux communs, combattant les idées nouvelles par les idées toutes faites. Trop en avance sur son temps, Rifa'a paraissait commettre les plus abominables hardiesses. Le contact entre deux extrêmes devait fatalement produire cette opposition.

Bien qu'il s'en méfiât, c'est de cette nourriture que le public avait faim. Réagir contre un message, c'est sans doute s'y intéresser. Si le peuple d'Égypte s'effarouchait de la civilisation moderne, c'est parce qu'elle ne lui était pas encore familière. N'est-ce pas un appel ardent fait inconsciemment à cette civilisation que la passion bouleversante de suivre Rifa'a dans son voyage à Paris? La deuxième édition, en 1848, vient confirmer que l'Égypte avait besoin de cette voix stimulante, de cette présence d'un monde meilleur. Mais cette fois, l'auteur, qui divulguait aux bords du Nil les principes de la justice, qui offrait à ses compatriotes l'exemple de la Charte constitutionnelle et leur racontait la Révolution de Juillet, fut soupçonné par le despote ombrageux Abbas Premier de libéralisme malfaisant et, malgré les poèmes dithyrambiques ajoutés à la nouvelle édition, fut banni au Soudan, sous prétexte de fonder une école primaire à Khartoum³¹.

Takhlis al-ibriz a pourtant résisté aux préjugés, aux injustices, au temps. Il est resté le manuel des réformateurs égyptiens. La troisième édition a paru en 1905, une trentaine d'années après la mort de l'auteur. La quatrième, en 1958, a consacré solennellement sa mémoire. Cet homme, longtemps attendu par sa patrie pour la délivrer de l'isolement intellectuel, s'est montré à la hauteur de sa tâche. Il est incontestable que son œuvre a transformé la face de l'Égypte.

Comment expliquer ou résumer ici cette œuvre diverse de littérateur, de journaliste, de professeur, de traducteur, ces rénovations fondamentales de la vie intellectuelle et sociale? Nous avons heureusement dans *Takhlis al-ibriz* un guide authentique et complet. Cette relation de voyage contient en germe tous les projets accomplis plus tard.

À la source d'une œuvre si féconde, on décèle un sentiment profond de patriotisme, sentiment qui s'est développé dans l'âme de cet ancien prédicateur de l'armée égyptienne pendant son séjour en France. Après avoir quitté les rivages de l'Égypte, ses pensées se dirigeaient vers sa terre natale, dont l'image l'accompagnait à chaque moment, et dont la présence est devenue pour lui plus persistante et plus intense. Derrière le tableau qu'il a peint de Paris, on voit toujours se profiler l'Égypte. Cette relation de voyage est une comparaison perpétuelle, une description de la vie fran-

³¹ V. Notes complémentaires, n° 9 : Témoignage de Charles Didier sur Rifa'a à Khartoum.

çaise en fonction de la vie égyptienne. Désirant transplanter tant d'institutions aux bords du Nil, Rifa'a voulait relever l'Égypte et la mettre au même rang que la France.

Insistons ici sur la nouveauté du thème de la patrie, qui fait son entrée dans la littérature arabe, sous la plume de Rifa'a. Les vers que la nostalgie lui a inspirés à Paris³² annoncent les « cinq poèmes patriotiques » qu'il composera après son retour, ainsi que sa traduction de la *Marseillaise*³³. Jusqu'à lui, en effet, la spécificité égyptienne se perdait dans l'anonymat de la communauté musulmane, coiffée par le califat ottoman. Enfant de la Haute-Égypte, Rifa'a prend conscience de ses origines pharaoniques, dans le feu de la grande querelle engagée en Europe autour d'une pierre de son pays, la pierre de Rosette. Jomard y rompaît des lances. Mais Champollion l'emporte, déchiffre les hiéroglyphes et organise la galerie égyptienne du Louvre, en 1827. Le goût romantique pour les ruines devient alors une ferveur scientifique. On assiste à une véritable résurrection de l'Égypte. Cette atmosphère, affective et intellectuelle, rend notre voyageur à lui-même. Au delà du fatras des vieux textes arabes qui lui présentaient les antiquités nationales comme les idoles d'un monde étranger et hostile³⁴, au delà des superstitions qui les reléguaient dans les ténèbres de la sorcellerie sous la décadence turque, Rifa'a a pu retrouver son âme. De Paris, il corrige les historiens arabes. Il pousse l'audace jusqu'à protester contre la libéralité de Méhémet-Ali, qui vient d'offrir un obélisque à Louis-Philippe. Il discerne dans le patrimoine de ses ancêtres toute une valeur esthétique, dont il est de plus en plus jaloux. Aussi adresse-t-il au Pacha, en 1835, un courageux mémoire pour la protection des antiquités égyptiennes³⁵.

L'amour de la patrie anime cet homme et lui dicte les multiples réformes à entreprendre. Afin d'accélérer l'essor de la vie économique en Égypte, il développe, dans *Manahij al-albab* (Les voies des intelligences)³⁶, ses notes prises à Paris³⁷ sur l'industrie et le commerce français. Les ouvrages qu'il rédigea pour la jeunesse donneront à la nouvelle génération une instruction civique, inspirée directement du régime démocratique et des nombreux livres sur les droits de l'homme qu'il a étudiés ou traduits à Paris. À ce point de vue, notre auteur rappelle Voltaire écrivant en Angleterre ses *Lettres philosophiques*. Dans *al-Murshid al-amin* (Le guide honnête)³⁸, le chroniqueur de la Révolution de Juillet parlera avec enthousiasme de

³² P. 48.

³³ Les traductions de la *Marseillaise* et de la *Parisienne* sont publiées dans *Nazm al-la'ali* d'Abu-s-Su'ud, Bulaq, 1841 (1257 h.), 212-220.

³⁴ Gaston Wiet : *L'Égypte de Murtadi*, Paris, P. Geuthner, 1953.

³⁵ Ce mémoire, paru en arabe au Journal officiel du 20 Rabi' II 1251, a été traduit et publié dans le *Moniteur universel* du 28 nov. 1835 et le *Bulletin de la Société de géographie*, Paris, janv. 1836, 66-70. – Voir J. Tagher : « Ordres supérieurs relatifs à la conservation des antiquités et à la création d'un musée au Caire », *Cah. d'hist. égyptienne*, III, fasc. 1 (nov. 1950), 13-26. – V. surtout Antoine Khater : *Le régime juridique des fouilles et des antiquités en Égypte*. Le Caire, Impr. de l'Inst. fr. d'archéol. orientale, 1960.

³⁶ Ed. de 1912 (1330 h.), 5, 88, 188. La 1^{re} éd. date de 1869.

³⁷ *Takhlis al-ibriz*, XI^e chap. sur Paris.

³⁸ Éd. de 1872 (1289 h.), 103.

la liberté du citoyen, droit sur lequel il ne faut pas empiéter, et de l'égalité, base fondamentale du progrès³⁹. Il réclamera l'égalité entre tous ses compatriotes, en dépit des différences de confession⁴⁰, et s'étendra sur l'importance de la Chambre des Députés, dont la création par Ismail, en 1866, lui apparaîtra comme le plus grand titre de gloire d'un souverain d'Égypte⁴¹.

Est-il besoin de noter, également, que nombre de livres traduits en Égypte par Rifa'a et par ses élèves, étaient parmi ceux qu'il avait lui-même connus à Paris et consignés dans *Takhliṣ al-ibriz*? On peut citer, à titre d'exemple, le manuel de *géométrie* de Legendre, la *Logique* de Du Marsais, la *Géographie* de Malte-Brun, les *Considérations sur la grandeur des Romains et leur décadence* de Montesquieu. En fondant au Caire, en 1835, à l'instar de l'École des Langues Orientales à Paris, la pépinière de traducteurs que fut l'École des Langues, seul établissement d'enseignement civil, et en 1841, le Bureau de Traduction, Rifa'a espérait offrir à l'Égypte, en quelques lustres, le fruit de ce que les « Francs » avaient mis des siècles à trouver et à composer⁴². On verra aussi, en 1868, le gouvernement égyptien, désireux de promouvoir une réforme judiciaire, confier au traducteur de la Charte la traduction du Code de Commerce et du Code Civil français.

Rifa'a professeur ne manquera pas, à l'exemple de Jomard, d'inaugurer les études dans les nouvelles écoles ou d'ouvrir les examens par d'éloquents discours⁴³. Ayant admiré la simplicité de la langue française⁴⁴ et les méthodes pédagogiques suivies par les Français dans la composition des livres scolaires⁴⁵, il fournira une grammaire arabe simplifiée, à l'usage des élèves des écoles élémentaires⁴⁶. Après avoir constaté avec regret que les sciences modernes n'étaient point enseignées à al-Azhar, il demandera, dans *Manahij al-albab*⁴⁷, longtemps avant Muhammad 'Abduh, leur introduction dans les programmes de l'illustre université.

Pour l'éducation des jeunes filles égyptiennes, vouées depuis des siècles à l'ignorance et à la réclusion, Rifa'a va déployer de grands efforts et sera, longtemps avant Qasim Amin, le premier avocat du féminisme. Les lecteurs de *Takhliṣ al-ibriz* n'oublient pas comment l'auteur a apprécié la présence de la femme française dans la vie active, sa participation au travail quotidien, aux promenades, aux fêtes, aux voyages, et l'agréable société d'une maîtresse de maison bien instruite. Dans son livre intitulé « Le Guide honnête des garçons et des jeunes filles », le voilà qui signale à ces dernières les qualités grâce auxquelles elles attirent l'homme, délicatesse, es-

³⁹ *Ibid.*, 129.

⁴⁰ *Manahij* (éd. 1912), 98.

⁴¹ *Ibid.*, 205-206.

⁴² Rifa'a : Introduction de *Bidayat al-quḍama'* (Histoire ancienne, compilation, traduite par ses élèves), Bulaq, 1838 (1254 h.), 7.

⁴³ V. *Rawdat al-madaris*, an I n° 10 et *Nazm al-la'ali* d'Abu-s-Su'ud, 269-279.

⁴⁴ *Takhliṣ al-ibriz*, 131.

⁴⁵ *Ibid.*, 146-147.

⁴⁶ *At-Tuhfa al-maktabiyya li-laqrīb al-'arabiyya*. Le Caire, Impr. al-Madaris, 1869 (1286 h.).

⁴⁷ P. 377.

prît, charme du regard et du geste pour ne pas dire coquetterie⁴⁸; puis il éclaire la jeunesse sur l'amour, qu'il estime être volontaire au début, involontaire dans la suite, l'amour des sens et l'amour du cœur, licite du point de vue de la religion, et sur lequel repose la fidélité conjugale⁴⁹. Il voulait donner à la femme une éducation capable de la rendre bonne compagne de l'homme et mère digne d'élever des enfants. Mais les projets de l'enseignement féminin élaborés par le Comité de l'Instruction Publique, dont Rifa'a était membre, se heurtèrent malheureusement aux préjugés du traditionalisme. Seule une école de sages-femmes fut créée, et l'on s'étonne de lire dans les *Mémoires du Dr Clot-Bey* que les premières sages-femmes étaient quelques esclaves abyssines achetées et formées par lui clandestinement, tant on se méfiait de l'éducation de la femme. Ce n'est qu'en 1873. – date de la mort de Rifa'a, – que la première école officielle de jeunes filles fut fondée, l'école primaire de Suyufiyya. Il fallut attendre la fin du siècle dernier et le début de ce siècle pour assister à l'émancipation de la femme égyptienne. Rifa'a, dans ce domaine encore, a le mérite d'un brillant précurseur.

Une nouveauté particulière avait retenu l'attention du voyageur, dès son arrivée à Marseille : les journaux et les revues, dont il est devenu un lecteur avide. Il en parle à plusieurs reprises, les décrit à ses compatriotes, en explique le rôle dans la société, et en traduit des extraits. Pendant son séjour à Paris, l'Égypte avait eu son journal officiel⁵⁰, dont il a été nommé rédacteur en chef, après son retour au Caire. Aussitôt ce journal devient une publication lisible : la langue arabe y remplace le turc, qui passe, comme une simple traduction, dans la marge de gauche; des articles intéressants sur « la politique intérieure et extérieure », sur les institutions, les gouvernements et le régime démocratique remplacent les lourds éloges adressés à tout propos au vice-roi. Pour la première fois, des « reporters » sont désignés auprès des administrations pour recueillir les nouvelles. Après avoir appliqué à *al-Waqa'i' al-misriyya* (Les événements d'Égypte), la conception de la presse selon les journaux qu'il a connus en France, Rifa'a va créer, en 1870, sur le modèle des publications savantes qu'il préférait, – *La Revue encyclopédique* et *Le Journal asiatique*, – la fameuse revue *Rawdat al-madaris* (Le jardin des écoles). On y trouve la meilleure culture du temps, des articles substantiels rédigés par les grands fonctionnaires européens, des exposés sur l'histoire, l'agriculture, le commerce, la médecine, ainsi que les nouvelles du monde de l'enseignement et les prémices des jeunes poètes et prosateurs. *Takhlis al-ibriz* annonce donc le grand journaliste que devait devenir Rifa'a, véritable chef d'école formant Abu-s-Su'ud, Osman Jalal, Salih Majdi et, à travers eux, Ibrahim al-Muwaylihi et Muhammad 'Abduh.

Promoteur de cette nouvelle vie intellectuelle, Rifa'a a secoué les vieilles disciplines de la littérature. Le sujet même de *Takhlis al-ibriz*, description de détails inconnus au lecteur, vulgarisation d'idées, poussait perpétuellement le voyageur à no-

⁴⁸ P. 56.

⁴⁹ P. 197 et suiv.

⁵⁰ A commencé à paraître le 20 nov. 1828 (12 Jumada I 1244 h.). J. Reinaud : « De la gazette arabe-turque imprimée en Égypte », *Nouveau Journal asiatique*, 2^e série, VIII (sept. 1831), 238-249.

ter, à analyser, à expliquer avec le maximum de clarté. Force était donc à Rifa'a d'abandonner les fleurs du style au profit de la précision. Grâce à cette forme simple, naturelle, en rapport avec les besoins d'une société moderne, Rifa'a a libéré enfin la prose arabe des servitudes de la rime périodique et des fastidieux jeux de mots⁵¹.

Sans avoir le souffle d'un grand poète, Rifa'a a également introduit, par les vers où il essayait de traduire des poèmes français, toute la variété que comporte le changement de la rime et du mètre dans la « qasida » traditionnelle, – bloc uniforme et monotone taillé dans un seul mètre et sur une seule rime. Il fallait le contact avec la littérature française pour opérer ce retour à des formes connues dans la poésie des 'Abbasides, surtout chez Ibn al-Mu'tazz et dans le *muwachchah* et le *zajal* en Andalousie.

Avec cette prédilection pour une prosodie souple et une prose dégagée, de nouveaux thèmes, sous la plume de l'auteur de *Takhliṣ al-ibriz*, ont fait leur entrée dans la littérature arabe, le patriotisme⁵², les inventions de la science⁵³, ainsi que la pensée rationaliste du siècle des lumières et les idées optimistes sur la société et le progrès humain, diffusées par le positivisme contemporain. Initiant au régime démocratique, aux sciences modernes, au genre dramatique, à bien des détails du savoir-vivre, traitant de tant de sujets étrangers à sa langue, Rifa'a, qui ne trouvait pas en arabe le vocabulaire nécessaire pour s'exprimer, forgera à partir de vocables français – comme il l'a déjà fait dans sa relation de voyage, – des mots nouveaux, et invitera la nouvelle génération à en faire autant dans toutes les branches⁵⁴.

On voit là le fervent artisan de la Renaissance jeter les fondements de l'Égypte moderne. Les progrès contemporains, dans les différents domaines de l'éducation, du journalisme, de la politique et de la littérature, prennent leur racine dans l'œuvre si riche de Rifa'a at-Tahtawi, comme l'avait prédit *Takhliṣ al-ibriz*. Ainsi, dans cette relation de voyage à Paris, se lit, en filigrane, la véritable destinée d'un homme et d'un pays.

Source : *Voyageurs et écrivains égyptiens en France au XIX^e siècle*, Paris, Didier, 1970, p. 55-74.

⁵¹ V. notre article, « Thawrat an-nathr al-'arabi yaquduha Rifa'a min Baris. » *Ar-Risala al-jadida*, Le Caire, octobre 1958, 44-45.

⁵² Thème favori, plus tard, de Shawqi et de Hafiz Ibrahim. Cf. 'A. Ar-Rafi'i : *Shu'ara, al-wataniyya*, Le Caire, an-Nahda, 1954.

⁵³ Les vers de Rifa'a sur le train (*Manahij al-albab*, 26) annoncent bien des poèmes de Shawqi. – Cf. Baroli : *Le train dans la littérature française*.

⁵⁴ Rifa'a : *Qalà'id al-mafakhir*, voir le lexique et la préface; et notre thèse complémentaire, pp. XLII-XLVII.